Document generated on 07/14/2025 3:45 a.m.

Nouvelles perspectives en sciences sociales

Entre ontologie et épistémologie. Un quiproquo sur le concept ou la notion de relation ?

Between Ontology and Epistemology. A Misunderstanding About the Concept or Notion of Relationship?

Claude Vautier

Volume 19, Number 2, May 2024

Sur le thème : « Guy Bajoit et la notion de relation »

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1112409ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1112409ar

See table of contents

Publisher(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (print)
1918-7475 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Vautier, C. (2024). Entre ontologie et épistémologie. Un quiproquo sur le concept ou la notion de relation ? *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, *19*(2), 241–277. https://doi.org/10.7202/1112409ar

Article abstract

Guy Bajoit is one of the sociologists who very early on saw the benefit of introducing the concept of relation into the modeling of a society. In doing so, he opened avenues of reflection that pushed sociology to move away from the sterile quarrels between individualism and structuralism. His desire to construct a general theory of societies pushed him towards a welcome, enriching synthesis. However, we can think that this construction is not sufficient to grasp at least in part the complexity of the world. As a humanist, Bajoit is interested in human beings, but he makes them the center of his model. This position limits the scope of its construction. His general theory, although enlightening in the most widespread paradigm of our days, slides towards an interactionism where it is necessarily the individuals who are in relationship, between themselves or between themselves and others, living or inanimate. This article attempts to show that contemporary sociology must make an epistemic leap by modeling through relationships. Such modeling assumes that various categories are analyzed, not in themselves, but through their relationships. The GIP model (Goods, Ideas, People) of Laflamme or the RISE model (Relation, Individual, System, Event) of Vautier, taking a trialectic form (three integrated dialectical relationships), make it possible to achieve this objective.

Tous droits réservés © Prise de parole, 2024

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Entre ontologie et épistémologie. Un quiproquo sur le concept ou la notion de relation ?

Claude Vautier
LEREPS, IEP de Toulouse,
Toulouse, France

Introduction : le statut de la connaissance scientifique

« **I**l n'y a pas, il va sans dire, de compréhension du monde qui ne soit pas aussi construction. C'est là désormais un truisme », écrivait, en 2016, Simon Laflamme dans un article de la revue *Nouvelles perspectives en sciences sociales*[1].

Cette formule lapidaire résume des siècles de controverses autour du statut de la connaissance du monde et, plus précisément, pour nous, ici, de la connaissance scientifique. Celle-ci n'est pas donnée directement à nos sens comme l'ont cru de nombreux philosophes depuis l'empirisme de David Hume jusqu'au positivisme d'Auguste Comte. Beaucoup d'autres auteurs pourraient être évoqués pour illustrer ce que Karl R. Popper appelait « l'optimisme épistémologique » de René Descartes ou de Francis Bacon. On pourrait d'ailleurs parler, en miroir, du « pessimisme épistémologique de Popper », qui se développe dans l'idée selon laquelle aucune connaissance scien-

[1] Simon Laflamme, « Anthropocentrisme et sciences de l'humain », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 11, nº 2, 2016, p. 311.

tifique n'est certaine, elle reste provisoire tant que des tests (expériences, changements de l'objet, changements dans la vision de cet objet…) ne l'ont pas infirmée. Et, en même temps, une connaissance qui ne peut être testée, qui n'est pas « falsifiable », dans le langage de Popper, ne peut être considérée comme « scientifique ».

Pour en terminer avec le « truisme » dont parlait Laflamme, faisons un dernier détour par la position d'Yvon Gauthier qui, dans son article « L'appareil analytique et ses modèles[2] », écrit : « Je veux montrer que la relation des modèles d'une théorie physique à son appareil analytique est première par rapport à la relation qu'entretient la théorie physique avec son appareil expérimental ou encore avec le domaine empirique de la théorie[3] », ce qu'il précise peu après en ajoutant : « Bachelard avait coutume de dire qu'un appareil ou un instrument scientifique est une théorie matérialisée[4] ».

Je suppose que nous serons tous d'accord jusqu'ici pour considérer que la connaissance scientifique ne peut faire l'objet d'une approche « im-médiate », sans ce médium qu'est le modèle entre un « appareil analytique » (formalisation d'une théorie) et un « appareil expérimental » (appareils de mesure, données, préparation de l'expérience pour les sciences de la nature)[5].

Dans notre ouvrage *La notion de relation en sociologie*[6], Laflamme et moi-même avons voulu éclaircir ce que l'on appelle « relation » en sociologie. Nous avons donc parcouru, dès l'introduction (p. 11 à 16), les principales acceptions de ce terme dans les grands courants de pensée qui se rencontrent, se disputent, se concurrencent dans l'histoire de la discipline. Nous avons voulu montrer que rares sont les courants qui, plus ou moins explici-

2 Yvon Gauthier, « L'appareil analytique et ses modèles », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 7, n° 2, 2012, p. 23-48.

3 *Ibid.*, p. 23-24.

4 *Ibid.*, p. 29.

5 En SHS, l'« appareil expérimental » est plutôt un « appareil d'observation et de vérification », lequel permet la construction de données empiriques, par des entretiens, par exemple.

6 Claude Vautier et Simon Laflamme, *La notion de relation en sociologie*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2021.

tement, ne font pas référence à cette notion : c'est l'interaction entre des individus qui, selon les courants individualistes, génère la société. Dans les courants structuralistes ou structuro-fonctionnalistes, c'est la relation entre des structures, voire entre des structures et des individus (approches par la sociologie des organisations, la théorie des réseaux…) qui sont la cause des formes de l'organisation et de l'action sociales. Nous pensons l'avoir montré de façon convaincante.

Nous croyons aussi avoir étayé l'idée selon laquelle, parallèlement au débat autour de la question de la relation entre éléments de la société, se développe une dispute autour du statut épistémologique des connaissances en sociologie [et, plus généralement, en sciences humaines et sociales (SHS)].

Laflamme s'est attaché, dans de nombreux travaux, à séparer l'analyse sociologique théorique de la description de la réalité sociale. Il évoque fréquemment[7] le fait que le modèle n'est pas la réalité sociale. Qu'ainsi, le sociologue est conduit à créer des modèles qui sont des approches de la réalité – sans être la réalité. J'ai ainsi, dans *Émergences marocaines*[8], étudié des phénomènes d'émergences socio-économiques au Maroc dans les années 2010, non pas en me référant à des théories de l'action ou à des structures, mais en estimant les déformations du « champ relationnel » formé par les relations entre des individus, des systèmes et des événements. De ce point de vue, je mets en scène une « notion de relation qui se rapporte tout autant aux échanges empiriques – qu'ils soient symboliques ou matériels – qu'aux liens théoriques entre les concepts[9] ». Dans le premier cas, ces liens apparaissent dans la société concrète ; dans le second, ils sont des outils de modélisation de la société. Or, écrit Edgar Morin, « Nous ne devons jamais oublier de maintenir nos idées

7 Par exemple, dans « L'échange : entre l'empirique et l'analytique », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 9, nº 2, 2014, p. 95-113.

8 Claude Vautier, *Émergences marocaines, Relation, individu, système, événement,* Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2023, préface de Simon Laflamme, 2023.

9 Simon Laflamme, « Anthropocentrisme et sciences de l'humain », *op. cit.*, p. 309.

dans leur rôle médiateur et nous devons les empêcher de s'identifier avec le réel[10] ».

J'avance ici l'idée que la notion ou le concept de relation, qui est quelque chose d'observable empiriquement dans nos sociétés, a joué et joue un rôle important dans la modélisation et la compréhension des systèmes sociétaux. Je parle alors des « relations empiriques » et des approches interactionnistes. Plus loin, je traiterai de la « relation analytique » à l'œuvre dans les modèles sociologiques pour traiter de sociologie relationnelle.

1. La relation *empirique* à l'œuvre dans la société

J'ai analysé la notion de relation dans trois ouvrages récents : *La notion de relation en sociologie* (2021, avec Simon Laflamme)[11], *Sociologie et relation* (2022)[12] et *Émergences marocaines* (2023)[13].

Dans l'ouvrage de 2022, je l'ai fait d'abord en m'intéressant à l'échange, sous la forme de l'échange marchand, puis sous l'espèce de la théorie du don de Marcel Mauss.

1.1. L'apport du concept de relation empirique en sociologie

On sait que la figure de l'échange a joué un rôle très important dans le développement des sciences humaines et sociales (SHS) – l'économie politique en premier lieu, puisqu'elle a offert un cadre de pensée. C'est sur l'échange que se développe la théorie économique classique puis, dans des versions plus formalisées, la théorie néoclassique, avec notamment le marginalisme. La conception de l'*homo œconomicus* est un transfert de la réalité observable (les êtres humains) à une théorie qui mobilise ces êtres humains, sous de nombreuses (et peu réalistes) conditions. Cette apparition, vers le début du XVIII[e] siècle, de la théorie économique se fait dans le cadre idéologique selon lequel une connais-

10 Edgar Morin, *La méthode*, tome 4 : Les idées. Leur habitat, leur vie, leurs mœurs, leur organisation, Paris, Seuil, 1991, p. 245.

11 Claude Vautier et Simon Laflamme, *La notion de relation en sociologie*, *op. cit.*

12 Claude Vautier, *Sociologie et relation. La théorie iconoclaste de Siméon Lafortune*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2022.

13 Claude Vautier, *Émergences marocaines. Relation, individu, système et événement*, *op. cit.*

sance immédiate – par l'observation et l'évidence du monde et de la société – est possible[14] : Adam Smith voit des individus qui se comportent en égoïstes et en tire l'idée que c'est là le moteur de la société. Naît alors une autre idée selon laquelle l'égoïsme de chacun permet d'atteindre au bonheur de tous. Bernard Mandeville a développé cette idée dans sa célèbre « Fable des abeilles[15] » et elle sera pérennisée dans l'ouvrage de Smith *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*[16]. Smith théorise ce qu'il voit, certes en inventant des concepts pour le traduire en réflexion analytique, par exemple la fiction de la « main invisible ». Mais il raisonne bien sur les êtres humains tels qu'il les voit et les fréquente : théorie et empirie se confondent.

Les économistes suivants, d'abord ceux qualifiés de « néoclassiques », inventeront d'autres concepts en montant en abstraction, par exemple, en imposant la représentation géométrique de la loi de l'offre et de la demande, puis en associant à chaque courbe (d'offre et de demande) la notion d'élasticité, celle d'information parfaite, celle encore de liberté et de rationalité de acteurs… La discipline économique se développe donc au fil des décennies en s'éloignant relativement de la connaissance évidente et immédiate[17]. Bien sûr, la formalisation des modèles va de pair avec des hypothèses qui rendent ses conclusions souvent triviales et peu fiables. Mais le mouvement de fond est celui d'une perception du monde médiatisée par des conceptualisations qui, même si

14 On ne saurait dire que cette connaissance s'obtient sans aucune conceptualisation : la notion de poursuite égoïste de son intérêt appliquée à un individu est un concept, la notion de marché en est une également et, bien entendu, la notion de productivité marginale, par exemple, en est aussi un.

15 Bernard Mandeville, *La ruche murmurante, ou les fripons devenus honnêtes gens*, 1705, puis 1714/1723, *La fable des abeilles ou les vices privés font les vertus publiques*, disponible sur La-fable-des-abeilles.pdf (institutcoppet.org).

16 Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, Université du Québec à Chicoutimi, Les classiques des sciences sociales, http://classiques.uqac.ca/classiques/Smith_adam/richesse_des_nations/livre_1/richesse_nations_L1.html, 2002 [1776].

17 La « révolution marginaliste » va entraîner un changement de paradigme en substituant une théorie « subjective » de la valeur (valeur fondée sur l'utilité marginale) à la théorie « objective » de la valeur des économistes classiques. Il y a là une véritable montée en abstraction.

elles sont parfois maladroites et mal appropriées aux objectifs, ont le mérite de rechercher des logiques moins naïves, plus abstraites, et donc, pourrait-on penser, moins sujettes à l'illusion anthropomorphique.

La sociologie a, d'une certaine manière, suivi un chemin comparable. La « physique sociale » d'Auguste Comte au XIX[e] siècle, par exemple, est issue de l'observation (peut-on, sans être injuste, écrire « naïve » ?) des sociétés, des comportements des humains, des règles et lois qui les régissent, des structures dans lesquelles ils se meuvent. Les « pères de la sociologie », Émile Durkheim, Max Weber, voire Karl Marx ont-ils fait autre chose que représenter le théâtre du monde en prenant un (ou des) principe d'interprétation, le poids des structures sociales pour le premier, l'action rationnelle individuelle de l'être humain pour le second ? Quant à Marx, si on veut le considérer comme un pré-sociologue, sa réflexion se trouve largement adossée à un principe d'évolution déterministe qui est produit par la lutte entre les individus groupés en classes sociales et les structures du capitalisme…

On voit, dans ces quelques exemples, que l'observation de la société n'a jamais été vraiment exempte de toute conceptualisation, accompagnant l'observation pour en faciliter la compréhension, pour en donner une explication, une interprétation.

Mais on voit également que cette conceptualisation très anthropocentrée doit souvent se conformer à des caractères idéalisés des choses, des êtres ou des mouvements qui sont incarnés dans la réalité sociale observable et qu'il est relativement simple de s'en saisir pour modéliser.

Depuis les fondateurs, les sociologues ont ainsi développé des théories de plus en plus sophistiquées, en apportant des éléments complémentaires et/ou inédits, en appui ou en contradiction des théories installées. Parmi ces théories de la société, l'une des plus en vogue aujourd'hui est la proposition interactionniste qui couvre les restes de la théorie individualiste méthodologique, la théorie des réseaux et d'autres approches dans lesquelles on tente de réconcilier individualisme et holisme méthodologiques.

Dans un courant auquel, dans la première moitié du XX^e siècle, a contribué fortement Mauss, les relations apparaissent au centre de la vie sociale. Elles sont des échanges de biens et services entre les individus, des échanges de symboles, également. Ces échanges génèrent pour Mauss l'existence d'un « fait social total » et permettent de comprendre qu'une société ne réside pas seulement dans ses échanges économiques, mais déborde largement ceux-ci en se développant dans la dimension symbolique et, partant, déborde la théorie utilitariste d'un être humain hanté par son intérêt propre et agissant intentionnellement pour maximiser sa satisfaction. Les écoles sociologiques américaines de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle ont perçu que ces interactions généralisées étaient bien au centre des sociétés et des vies individuelles. Aucun être humain ne saurait vivre sans être confronté aux autres êtres, pour le meilleur et pour le pire… Aucune société, de même, ne peut exister sans que le *socius* s'exprime par ces rencontres, heureuses ou non, durables ou sporadiques, dans des activités communicationnelles. Ce sont d'ailleurs elles qui permettent de construire un sens pour les acteurs en relation tout comme pour la société elle-même. Jusqu'à un certain point, ces relations génèrent ou permettent des réorientations de l'action des individus, ce que n'ont pas su intégrer les individualismes qui se sont développés en parallèle ou ultérieurement. Ainsi, le « théorème de Thomas[18] » suggère-t-il que le comportement des individus est guidé, non par la réalité, mais par la perception que ces individus ont de cette réalité. Les communications multiples des individus entre eux conduisent ces individus à réviser périodiquement leurs perceptions de la réalité et, en conséquence, leurs comportements et leurs actions sur cette réalité, contrairement à ce que met en scène l'individualisme boudonien, puisque les relations des acteurs de l'individualisme ne modifient pas leurs manières d'être[19]. La théorie des réseaux repose également sur

18 Formulé par Robert King Merton à partir des travaux de William Isaac Thomas (Robert K. Merton, « The Self-Fulfilling Prophecy », *The Antioch Review*, vol. 8, n° 2, 1948, p. 193-210, https://doi.org/10.2307/4609267).

19 Sous la réserve ou la nuance que des « effets de composition » puissent modifier la situation dans laquelle se trouvent ces acteurs.

l'idée selon laquelle la relation doit être le centre de la réflexion sociologique :

> La plupart des sociologues admettent que les comportements ou les opinions des individus dépendent des structures dans lesquels ils s'insèrent. Pourtant, au lieu de penser la réalité en termes de relations, beaucoup de ceux qui traitent de données empiriques la pensent en termes de catégories […] alors que l'essentiel est que l'objet soit bien la relation entre éléments[20].

Le développement, dans la seconde partie du XX^e^ siècle, de la théorie des systèmes a également contribué à la prégnance de la notion ou du concept de relation.

Désormais, en sociologie, il est à peu près impensable de vouloir étudier une communauté humaine sans faire une place aux relations qui la parcourent ou la constituent et la mettent en contact avec d'autres communautés ou individualités humaines.

C'est ce chemin que Guy Bajoit me semble avoir suivi, depuis sa thèse de doctorat soutenue en 1978 et dont l'ouvrage *Pour une sociologie relationnelle*[21] est issu.

1.2. À la recherche d'un nouveau paradigme. Pour une sociologie relationnelle

Cet ouvrage publié en 1992 affirme, dès son titre, la nécessité d'introduire le concept de relation en sociologie. Il s'attache à relier, mettre en relation quatre paradigmes qu'il désigne ainsi :

- *on*, ou paradigme de l'intégration (Durkheim, Parsons, Merton) : les conduites des individus sont déterminées (socialement contrôlées, normativement orientées par les autres individus) ;
- *moi*, ou paradigme de la compétition (Weber, Boudon, Crozier, Goffman, Hirschman, Olson) : l'école utilitariste suppose un individu rationnel qui cherche à maximiser son

---

20 Alain Degenne et Michel Forsé, *Les réseaux sociaux. Une analyse structurale en sociologie*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 1994, p. 5-7.

21 Guy Bajoit, *Pour une sociologie relationnelle*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Le sociologue », 1992.

intérêt, à imposer ses choix aux autres, qui projette des stratégies…) ;

- *eux*, ou paradigme de l'aliénation (Marx, Althusser, Godelier, Bourdieu) : ce paradigme place au centre du système social le couple domination/aliénation de classe ;
- *nous*, ou paradigme du conflit (Touraine) : critique des trois autres paradigmes ; l'homme n'est ni un produit du contrôle normatif, ni un individu aliéné, ni un individu égoïste ; il est avant tout capable d'agir collectivement sur la société par les mouvements sociaux[22].

Pour l'auteur, ces quatre paradigmes permettent d'embrasser diverses interprétations de situations qui sont actives dans la société. Mais il faut aussi les critiquer : il est évident, dit-il, que l'homme est tout à la fois tel que décrit par chacun des quatre paradigmes, en même temps qu'autre :

- les individus ne sont pas forcément, ni toujours, contrôlés par les autres individus ;
- ils ne recherchent pas forcément, ni toujours, la maximisation de leurs gains ;
- ils ne sont pas forcément, ni toujours, aliénés et dominés ;
- ils ne sont pas conduits forcément, ni toujours, par des visées égoïstes dans leurs décisions et actions.

En conséquence, écrit Bajoit, « il est urgent d'essayer de jeter les bases d'un nouveau paradigme. Faute de quoi nous allons penser le XXI^e^ siècle avec les théories du XIX^e^ siècle[23] ».

Concernant les théories du changement social et celles de l'action collective, Bajoit montre l'influence des quatre paradigmes cités ci-dessus qui sont, dit-il, fréquemment utilisés dans les recherches en sciences sociales. Sur le fond des critiques formulées à l'encontre des théories observées, il développe un appareil critique supplémentaire qui pointe les postulats inaccep-

22 *Ibid*. Ces quatre paradigmes sont exposés de la page 19 à la page 44 de l'ouvrage.

23 *Ibid*., p. 89.

tables. Nous avons vu ci-dessus ceux qui concernent les acteurs humains dont la critique montre qu'ils ne sont ni forcément contrôlés, calculateurs, aliénés, dominés et égoïstes, bien qu'ils puissent être aussi comme cela. Nous voyons aussi, par exemple, en ce qui concerne les structures, la forte influence que l'action individuelle est censée exercer sur elles et leur déterminisme supposé, ce qui est quelque peu contradictoire en apparence. Ces positions concernant les structures doivent donc également être nuancées : s'il y a bien une influence des actions individuelles sur les structures, celle-ci est limitée, ne serait-ce que par le fait qu'une influence réciproque s'exerce de la société sur les acteurs également ; quant au déterminisme des structures, la même critique inversée peut lui être opposée et pour la raison symétrique signalée ci-dessus, des actions humaines agissant sur les éléments structurels.

La plus grande part des sociologues pense sans doute que beaucoup de ces postulats sont aujourd'hui dépassés et ne peuvent plus guère permettre la production de nouvelles connaissances valides et efficaces. Diverses études empiriques[24] montrent également la fragilité de ces postulats et leur capacité à induire des idées fausses et inutiles.

[24] C'est le cas de recherches menées essentiellement au Canada par le « Groupe de Sudbury » : Pierre Bouchard, « Théories de l'action et parcours de vie », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 1, nº 2, 2006, p. 67-114 ; Ines Bouguerra, « Essai de modélisation trialectique de la conversion religieuse », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 16, nº 1, 2020, p. 83-108 ; Roger Gervais, « Les médias : un reflet de la relation entre homogénéité et hétérogénéité sociales », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 15, nº 2, 2015, p. 137-177 ; Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraison*, Saarbrüken, Verlag Éditeur, Presses Académiques Francophones, 2015 ; Paul Jalbert, « Au sein du foyer : une analyse relationnelle des interactions entre les membres d'une famille », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 11, nº 2, 2016, p. 287-301 ; Paul Jalbert et Simon Laflamme, « La communication au sein de foyers familiaux. Une nouvelle preuve de la pertinence d'une analyse relationnelle », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 13, nº 1, 2017, p. 373-401 ; Ali A. Maïna, « Marché du travail et immigration au Canada à l'ère de la mondialisation. Relationalité et interdisciplinarité », thèse de doctorat en sciences humaines et interdisciplinarité, Sudbury, Université Laurentienne, 2021.

Ce que propose alors Bajoit, ce n'est pas de rejeter les paradigmes critiqués, c'est de les amender en admettant que chacun porte en lui une part de vérité et que c'est par le rassemblement de ces paradigmes ennemis, débarrassés de leur gangue, que l'on pourra aboutir à une théorie générale satisfaisante. Mais c'est aussi, nécessairement, en revendiquant la mise en œuvre du concept de relation sociale dans cette théorie générale qui devrait être relationnelle ou n'être pas. « Tout ce qui peut être qualifié de social, en effet, ne peut venir que des relations entre des individus ou des ensembles d'individus[25] ». C'est l'objectif de ce livre de 1992 que de conceptualiser la notion de *relation sociale* et de fonder sur elle le nouveau paradigme que veut produire l'auteur. Pour créer ce nouveau paradigme, c'est, en effet, le concept de relation sociale qui permet l'intégration des différents courants et de les fusionner. Ce nouveau paradigme repose sur la conviction que la compréhension de ce qu'est un être socialisé ne peut ignorer qu'il est fondamentalement en relation avec d'autres êtres sociaux.

> Une fois conceptualisées les composantes de la relation sociale, il fallait approfondir leurs articulations [écrit Bajoit]. Dit plus clairement, il fallait répondre aux deux questions fondamentales de la sociologie : comment les acteurs sociaux sont-ils produits, dans la pratique de leurs relations, par les structures du système social, et comment agissent-ils sur ces conditionnements structurels pour les reproduire ou les changer ?

Et, face à la mission qu'il se donne ainsi, Bajoit affirme :

> J'adhère pleinement au principe wébérien de l'individualisme méthodologique. Pour expliquer une conduite sociale, il ne suffit pas d'énoncer les conditions dans lesquelles elle se produit ; il est indispensable de mettre à jour les intentions des acteurs individuels, qui permettent de comprendre, de rendre intelligible la corrélation observée entre ces conditions et cette conduite.[26]

Cette position, qui me paraît largement actionniste et en partie influencée par Alain Touraine, sans doute, permet à Bajoit de

25 Guy Bajoit, *Pour une sociologie relationnelle*, *op. cit.*, p. 90.
26 *Ibid.*, p. 9-10.

développer une conception critique de l'individu. S'éloignant de l'utilitarisme, elle offre des ouvertures vers une vision plus riche de cet individu et de sa relation avec les structures, dans un hol-individualisme bienvenu. Par ailleurs, le projet de développer ce hol-individualisme dans une sociologie relationnelle apporte des nuances qui font défaut à beaucoup d'autres approches (dans une certaine mesure, une latitude dans les comportements des êtres humains, par exemple) et permet d'informer l'action politique concrète, dont la responsabilité souvent délétère dans le monde est importante pour l'auteur.

Dans un autre ouvrage publié en 2015[27], Bajoit insiste sur le fait que les acteurs ont des logiques d'action qui sont en partie façonnées par les contraintes du système sociétal, en même temps qu'ils génèrent de l'innovation sociale et culturelle. Les systèmes sociétaux et culturels et les individus, leurs pratiques sociales, leurs logiques individuelles y sont reliés de telle manière qu'aucun de ces caractères n'est en mesure d'être considéré comme apportant seul l'explication et la compréhension recherchées. Ainsi, dans *La maison du sociologue*, le plan adopté permet de visualiser la progression d'un raisonnement qui illustre le caractère polythéorique et polyfactoriel de la démarche.

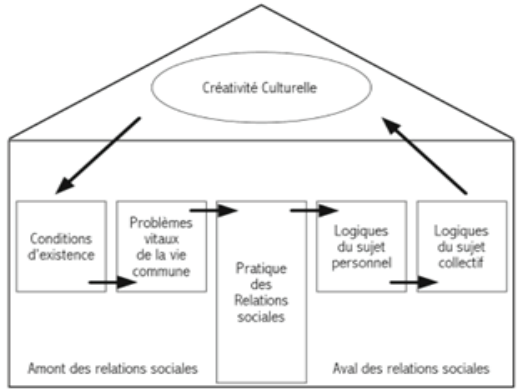
Le schéma ci-dessous, tiré de l'ouvrage, permet de suivre cette démarche[28].

À l'amont des relations sociales (ou plus précisément : à l'amont de la pratique des « relations sociales », me semble-t-il) se trouvent des éléments structuraux à partir desquels se développent ces pratiques. Celles-ci se cristallisent, à l'aval, dans des actions dont les logiques sont individuelles ou collectives et génèrent de la nouveauté culturelle. Le schéma est bouclé et laisse apparaître un cycle permanent déstabilisant et rééquilibrant de la société.

27 Guy Bajoit, *La maison du sociologue. Pour une théorie sociologique générale*, Louvain-la-Neuve, Academia, L'Harmattan, 2015.

28 *Ibid*., p. 14.

Figure 1
La maison du sociologue de Bajoit



Dans la « visite guidée » que propose Bajoit, six « propositions » font apparaître six théories partielles qui vont être reliées entre elles pour former la théorie générale à laquelle aspire l'auteur :

i. une « théorie des problèmes vitaux de la vie commune » : la pratique des relations sociales est liée à des besoins qui s'expriment dans la vie courante et doivent être satisfaits ;

ii. une « théorie des relations sociales et de la socialisation » où est défini le concept de relation sociale (« un échange entre des individus ou des ensembles d'individus, qui poursuivent des finalités qu'ils ne peuvent atteindre seuls, acquièrent des compétences et des ressources pour y contribuer inégales, et exercent les uns sur les autres des formes diverses de domination[29] ») ;

iii. une « théorie du sujet personnel » : la question de l'identité personnelle (la formation de l'identité personnelle, puis la construction du sujet personnel) ;

29 *Ibid.*, p. 29-30.

iv. une « théorie du sujet collectif » : la formation des identités et des solidarités, puis la formation des logiques d'échange, la valorisation des enjeux et la définition d'un sujet collectif ;

v. une « théorie du changement culturel » : le besoin d'un sens des conduites humaines ; la définition d'un modèle culturel, l'arbre du sens ;

vi. une « théorie du changement social et du développement » : les modes du changement social ; les actions collectives antagoniques ; pour un développement éthique et durable.[30]

Dans une note critique de 2016[31], j'avais développé l'idée que dans ce qui apparaît comme une sorte de parcours initiatique, Bajoit atteint sa cible. Il y a bien là une synthèse qui relie entre eux les aspects micro et macro sociologiques, des théories du système sociétal et des théories du sujet individuel. Je persiste dans cette voie et considère que l'ensemble des théories rapprochées dans l'ouvrage peut apporter des résultats très pertinents lorsqu'il s'agit de comprendre une collectivité et son métabolisme. La psychologie sociale et la psychanalyse, citées par l'auteur[32] ont des éléments à nous apporter pour la compréhension d'un mouvement social, par exemple. Par ailleurs, Bajoit écrit : « si l'on veut vraiment comprendre les conduites sociales, on ne peut pas – comme l'a toujours fait la sociologie classique – choisir un point de vue et nier les deux autres : il est au contraire indispensable de les articuler[33] ».

Dans la lecture critique de l'ouvrage cité ci-dessus[34], j'avais écrit que cette approche était rafraichissante. En articulant diverses théories au lieu de les opposer et d'en exhausser une, elle

30 L'énumération se trouve à la page 15. Les « propositions » sont développées dans le reste du livre.

31 Claude Vautier, « Note critique de l'ouvrage de Guy Bajoit, *La maison du sociologue*. *Projet de théorie générale* », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 11, no 2, 2016, p. 358-367.

32 Guy Bajoit, *La maison du sociologue*, *op. cit.*, p. 13.

33 *Ibid.*, p. 12.

34 Claude Vautier, « Note critique de l'ouvrage de Guy Bajoit, *La maison du sociologue*. *Projet de théorie générale* », *op. cit.*

enrichit le propos. Elle le densifie également en développant ainsi un hol-individualisme bienvenu. Dans un paysage sociologique où se conservent, faute de mieux, des linéaments d'holisme et d'individualisme méthodologiques, l'affirmation d'une vision plus nuancée et des acteurs et des structures, l'introduction d'une certaine incertitude[35] de ce qui va se passer, d'où viendra le changement ou l'immobilisme, du type de conjonction qui se fera jour… marque un progrès par rapport à des analyses encore trop souvent mécaniques et quasi déterministes.

Je dois souligner que j'ai commencé à raisonner sur les travaux de Bajoit essentiellement à partir de l'ouvrage publié en 1992, cela fait 31 ans. L'auteur à ce moment-là commençait sa quête et, avec une modestie qui ne l'a pas quitté depuis, évoquait le caractère hypothétique de sa réussite. Trente et un ans plus tard, il a conforté son modèle, lui a donné plus de consistance.

Pourtant, quelque chose est arrivé qui provient du succès-même de l'entreprise.

En l'état, Bajoit est arrivé au bout d'une réflexion qui me semble appeler un saut épistémique.

Mon sentiment est que pour avancer encore, il faut changer d'univers, changer de type de modélisation. Je crois que la théorie (à vocation) générale de Bajoit doit renoncer notamment à l'idée wébérienne d'un acteur au centre de la théorie ou du modèle et renoncer à l'idée que pour comprendre la société il faut mettre à jour les intentions de cet acteur. Plus généralement, renoncer à toute idée de primat *a priori* d'un facteur sur les autres : il n'est pas impossible qu'un phénomène soit lié principalement (je ne peux écrire « uniquement ») à un facteur. Mais c'est la modélisation qui nous le dira, et non un postulat posé dès le début de la recherche.

35 Dans le titre « L'identification par les affects » (Guy Bajoit, *La maison du sociologue*, *op. cit.*, p. 43) est introduite l'empathie dans la réflexion sur l'individu et ses motifs d'action. De même l'expression « Mais les milliards de synapses et de connexions neuronales que contient son cerveau engendreraient une grande indétermination de ses conduites, donc la nécessité de faire des choix » (*ibid.*, p. 99). Cette expression, laisse penser que Bajoit s'éloigne un peu des théories de l'action. Mais un peu seulement, puisque les choix nécessaires évoqués dans la seconde citation peuvent être faits dans un cadre de rationalité, d'intérêt…

À l'inverse, il faut accepter une autre forme de réflexion, de modélisation… La « relation », dans les travaux de Bajoit, apporte un facteur supplémentaire à la recherche. Il y a des hommes, il y a des structures, d'autres choses encore et de la relation entre tout cela. Cette relation est visible empiriquement, nous savons, sans même modéliser, que ces hommes, ces structures, ces autres choses dont nous allons parler, tout cela est en relation dans la vie courante, dans la société courante. C'est même cette relation généralisée qui définit la société pour la plupart des sociologues qui parlent de la relation. Mais il faut clarifier : la relation dont parle Bajoit est définie, avant tout, comme « un échange entre des *individus* ou des *ensembles d'individus*[36] ». Les relations entre individus et structures proviennent des actions des individus sur les structures[37] et des structures sur les individus[38].

Pour dépasser les limites auxquelles nous ont conduits diverses théories sociologiques, notamment, et positivement, celle de Bajoit, il faut changer le statut du concept de relation ou, plus précisément, lui accorder un statut supplémentaire. Le premier fait de la relation une réalité tangible, ontologique, qui relie les acteurs et tous les actants possibles. J'appelle cette version de la relation « relation empirique ». C'est un concept (ou une notion) qui a été très utile et qui reste nécessaire. Mais qui ne suffit plus.

2. Un autre visage de la relation et la modélisation relationnelle

Je peux maintenant parler d'une autre version de la relation. Celle-ci ne relie plus les acteurs divers du monde phénoménologique entre eux, ni même les acteurs et les structures sociales. Elle devient un *principe de reliance théorique* entre des concepts qui, dans un modèle, sont des variables explicatives. Ainsi les acteurs

36 *Ibid*., p. 29-30.

37 Individus à la recherche de ressources situées dans les structures, tableau de la page 31.

38 « Toute relation sociale comporte donc une contrainte sociale (visant à impliquer les individus dans la gestion des problèmes fondamentaux de la vie commune) et une contrainte culturelle (visant à légitimer cette implication et les inégalités qui en résultent) », *Ibid*., p. 31.

humains et les structures, qui sont potentiellement éclairants pour la compréhension d'un phénomène sociétal, s'effacent-ils devant ce principe de reliance généralisée.

2.1. La modélisation relationnelle de Laflamme

Laflamme a modélisé la société canadienne des années 1981-95[39] en choisissant d'étudier la relation trialectique[40] entre trois catégories, les *biens*, les *idées* et les *personnes*, qui agissent de façon permanente mutuellement sur elles-mêmes et se modifient les unes les autres. Il justifie cette manière de modéliser en écrivant que son objectif était de modéliser une « société intégrée », c'est-à-dire une société dans laquelle les individus, les biens et services et les idées sont reliés entre eux. Mais il va plus loin : Laflamme crée un modèle dans lequel trois catégories analytiques, les *biens*, les *idées* et les *personnes* s'influencent mutuellement, s'« échangent » en permanence les unes contre les autres pour faire apparaître des configurations (des combinaisons de relations liant les trois dimensions *biens*, *idées*, *personnes*) permettant de mieux appréhender la société canadienne, sans le faire à l'aune d'une des dimensions qui serait privilégiée dans l'analyse. Laflamme décrit ainsi sa démarche :

> [L]a démarche que nous voulons entreprendre ne consiste pas à appréhender, dans une seule théorie, *tout le social* au Canada, *toute*

39 Simon Laflamme, *Des biens, des idées et des personnes au Canada (1981-1995) : un modèle macrologique relationnel*, Sudbury/Paris, Prise de parole / L'Harmattan, 2000.

40 Trois dialectiques qui se nouent ainsi : relation liant les biens à la relation entre les idées et les personnes ; relation liant les idées à la relation entre les biens et les personnes ; relation liant les personnes à la relation entre les biens et les idées. Cela signifie que les biens par exemple (leur possession, leur utilisation) influencent et sont influencés par la relation qui existe entre les idées et les personnes. Il n'est pas certain que des biens de luxe (automobile de haut de gamme, vêtements de haute couture… aille de pair avec tel type d'idée politique, par exemple : être une personne riche ne va pas forcément de pair avec des idées « de droite », cela dépendant aussi de la personne qui exprime ces idées, de son éducation, du contexte, du type d'offre politique et de bien d'autres choses encore… L'analyse échappe ainsi aux préjugés qui veulent que les personnes riches aient forcément des idées de droite. Le modèle de Laflamme ne le postule pas, il tente de le vérifier (ou non).

> *l'économie* du Canada et *toutes les communications* au Canada. Le but est de concevoir, dans une optique sociologique, mais au sein d'un paradigme échangiste nouveau, l'ensemble explicatif construit par la combinaison des informations sur la circulation des biens, des idées et des personnes au Canada, *en tant que ces informations proviennent les unes des autres et s'expliquent les unes par rapport aux autres*. En fait, nous voulons étudier chacune des combinaisons que postule la tridimensionnalité du modèle.[41]

D'abord, Laflamme récuse l'idée que son modèle soit une théorie de *tout le social* bien que le modèle sociologique s'ouvre à d'autres approches disciplinaires, telles que l'économie et la communication :

> Nous concevions ce modèle comme une contribution à une compréhension sociologique plus intégrée […] Nous étions conscient que la configuration interdisciplinaire qu'il représente débouchait elle-même sur un découpage particulier et donc non absolu de la réalité sociale.[42]

Ensuite, « *le cadre du relationnel ne valait pas seulement pour les échanges humains, mais aussi pour les liens entre les éléments de la composition sociale*, et il faisait une immense place à la notion de dialectique[43] ». En d'autres termes, deux versions de la relation étaient mobilisées : la relation empirique (« les échanges humains ») et la relation analytique (« les liens entre les éléments de la composition du modèle »). Bien que la première acception du mot « relation » soit présente dans le modèle (il y a bien des relations entre les individus et les biens, entre les biens et les idées comme entre les individus et les idées), c'est la seconde qui est fondamentale. Laflamme ne se contente pas de mobiliser les biens, les idées et les personnes pour faire apparaître l'importance de chacun. La possession ou la disposition de biens économiques, les idées qui se répandent dans la société, les individus qui s'y meuvent, tout cela a, en effet, un impact sur la société et ses évolutions. On peut toujours subsumer que la possession de biens influe sur les comportements des individus et les idées qu'ils professent. Ainsi Pierre Bourdieu développe-t-il une théorie de

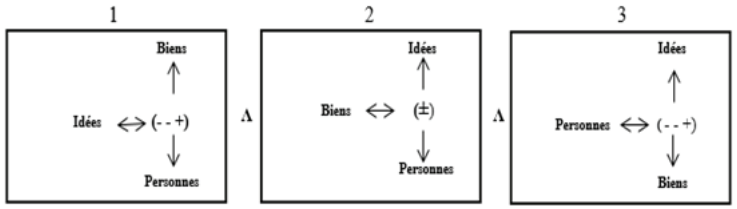
41 Simon Laflamme, *Des biens, des idées et des personnes au Canada, op. cit.*, p. 16.
42 *Ibid.*, p. 12.
43 *Ibid.*, p. 13. L'italique est dans le texte original.

la structuration du champ social à partir de la possession de capital économique, de capital social et de capital culturel, position nettement normative, selon laquelle les individus, ou les biens ou les idées suffiraient pour caractériser et expliquer la production du social. Mais dans cette vision, la vie en société relève alors d'une lutte des classes et les citoyens deviennent des acteurs économiques rationnels et calculateurs, comme l'a remarqué Alain Caillé[44], à ceci près, tout de même, que, selon Bourdieu, ils sont aliénés et dominés, ce qui remet en cause leur capacité à être autonomes et rationnels).

Laflamme refuse ces idées préconçues et veut tester les trois dialectiques (bien/idées, Biens/personnes, idées/personnes) en les confrontant à des trialectiques définies à partir des relations analytiques entre les catégories retenues dans sa modélisation (voir la figure 2) :

Figure 2

Le modèle de la circulation des biens, des idées et des personnes selon Laflamme[45]



Il s'agit, dans cette orientation de la réflexion, de faire apparaître comment les idées sont influencées par la relation entre les personnes et les biens et influencent cette relation ; comment les biens sont influencés par la relation entre les personnes et les idées et influencent cette relation ; comment, enfin, les personnes sont influencées par la relation entre les idées et les biens et

44 Alain Caillé, *Splendeurs et misères des sciences sociales. Esquisses d'une mythologie*, Genève, Droz, coll. « Travaux de sciences sociales », 1986.

45 Simon Laflamme, *Des biens, des idées et des personnes au Canada (1981-1995)*, *op. cit.,* p. 26.

influencent cette relation[46]. Raisonnant ainsi, Laflamme révèle à quel point les trois catégories centrales du modèle sont intriquées et se produisent et reproduisent mutuellement, ce que montre le jeu de la trialectique.

Mais, rappelons-nous que pour Laflamme, « il n'existe de social que perçu ».

> Par ce seul fait, on peut comprendre que le social est pour l'humain, *a priori* catégoriel […] que le social ne puisse apparaître que dans des catégories et que l'invention même du social suppose des catégories […] Si le monde social n'existe de façon minimale que dans et par des catégories, il ne sert à rien de s'interroger sur son état de confusion objectale […]
>
> Dans [des] univers d'idéologie politique ou religieuse, tout, en effet, s'entremêle comme dans le mythe : le politique et le religieux, l'historique et l'économique, l'explication et l'anticipation, la morale et l'analyse, l'idéal et l'observé, l'humain et l'inhumain, le scientifique et l'idéologique ; et il n'est pas toujours facile de repérer les uns et les autres.[47]

La science est alors bien une construction :

> Étant donné la position analytique dans laquelle nous nous trouvons avec le modèle qui a été créé, nous ne proposons pas une démarche scientifique au sens de vérification d'hypothèse. Si la vérification d'hypothèse est une démarche scientifique […] toute démarche scientifique n'est évidemment pas vérification d'hypothèse. Il est aussi de l'ordre du scientifique de parvenir à des constructions théoriques qui, pour paraphraser Lévi-Strauss, soient : *explicatives*, en tant qu'elles expliquent ce qu'elles disent expliquer ; *logiques*, en tant qu'elles ne comportent pas de contradictions internes ; *exhaustives*, en tant qu'elles n'excluent pas de données ; et *économes*, en tant qu'elles comportent le moins de concepts possibles […] Selon ce modèle, c'est-à-dire, dans une logique relationnelle […], le fait même de la division du social ne peut s'expliquer qu'en vertu de cette triple dialectique de la circulation des biens, des idées et des personnes. Autrement dit, si divisé que soit le social, il ne peut l'être que *dans une forme particulière d'intégration de la circulation des composantes que retient le modèle*.[48]

---

46 Ce qui veut dire que Laflamme veut vérifier si des personnes professant tel type d'idées utilisent tel type de biens systématiquement… De façon triviale : la *Gauloise* est-elle l'apanage des « petits » (le milieu populaire) et le cigare des « gros » (les « riches ») ?

47 *Ibid*., p. 17 et 19.

48 *Ibid*., p. 20. L'italique est dans le texte original.

Ainsi, dans ce modèle :

> Il n'y a pas de *devoir être* […] Et de nombreuses combinaisons sont possibles. Ce sont ces réalités complexes qu'un modèle comme le nôtre veut comprendre : non pas simplement en manipulant trois catégories empiriques, mais en construisant les diverses dialectiques *logiquement probables* que les catégories peuvent entretenir entre elles, en n'étudiant jamais une catégorie qu'en la ramenant au rapport qu'elle ne peut pas théoriquement ne pas entretenir avec les deux autres, déjà dialectisées – et sans préjuger de ce qui, politiquement, devrait être.[49]

Il serait trop long de présenter l'ensemble des justifications données par Laflamme pour éclairer la légitimité et la consistance de son modèle. Ce qui compte, ici, c'est de montrer le décentrement de cette réflexion, et, reprenant l'image éculée de la révolution copernicienne, de faire percevoir l'énorme hiatus entre les représentations ou modélisations scientifiques traditionnelles et le mode dans lequel se situe la proposition de notre collègue. Il me semble que le pire ennemi du scientifique (et même, au-delà de la sociologie et du discours scientifique, de chacun d'entre nous) est le savoir engrammé[50] depuis l'enfance dans nos cerveaux. Lorsque nous abordons l'analyse scientifique, ce n'est pas avec un cerveau neuf, c'est avec un cerveau déjà structuré par des connaissances devenues implicites et qui organisent les nouvelles informations avec les méthodes et théories venues de notre passé. La plupart des incompréhensions proviennent sans doute de ce décalage. Lorsque nous parlons de « relation », nous ne pouvons spontanément penser celle-ci autrement que comme un échange empirique entre des individus, des structures, etc. Or, la plus grande difficulté que l'on peut rencontrer en lisant Laflamme se situe là. Ainsi, cela a été montré de nombreuses fois en psychologie sociale[51], si notre cerveau interprète spontanément un dessin tel que celui qui apparaît ci-dessous comme étant le visage

49 *Ibid*., p. 21. L'italique est dans le texte original.

50 J'entends par là, non seulement des résultats, mais aussi des méthodes, des approches…

51 Par exemple, l'image d'un escalier pouvant être perçu comme « à l'endroit » ou « à l'envers », dans l'ouvrage de Alan F. Chalmers, *Qu'est-ce que la science ? Popper, Kuhn, Lakatos, Feyerabend*, traduit de l'anglais par Michel Biezunski, Paris, La Découverte, 1987 [1976], p. 53.

d'une vieille femme, ou celui d'une jeune femme, il nous faudra la volonté de nous doter d'un autre regard si nous voulons avoir une interprétation plus complète et plus efficace du dessin. Cela cependant ne signifie pas qu'il y ait une vision *vraie* et une vision *fausse* du dessin. Les deux visions pourront être en même temps valides ou non valides selon la question de recherche, la modélisation...[52]

Figure 3

Changer de filtre (dessin de G. Weinberg)

La lecture de Laflamme expose le lecteur à ce problème. Il est difficile de le lire si on ne se défait pas des habitudes et modes de pensée de la sociologie classique ou contemporaine. Ce que j'ai voulu faire dans *Émergences marocaines. Relation, individu, système*, c'est précisément cela : m'éloigner des modes de pensées qui ont été utiles et efficaces dans l'histoire de la discipline, mais qui ne le sont plus ou plus autant.

52 Ce dessin est bien connu. Il est souvent utilisé. Je l'ai tiré d'Yves Barel, *Le paradoxe et le système. Essai sur le fantastique social*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1989 [1979], p. 95. Lui-même dit l'avoir tiré de Jean-Louis Le Moigne, *La théorie du système général*, Paris, Presses universitaires de France, 1977, p. 222...

Dans ce qui précède, j'ai essayé de montrer que parler de relation empirique et de relation analytique ne revenait pas au même. Après avoir considéré que la relation empirique était un des caractères phénoménologiques de la société dont il fallait tenir compte dans le discours la concernant, j'ai insisté sur le fait que la relation analytique (ou épistémologique) est un principe théorique de modélisation et que son statut est radicalement différent de celui de la première acception qui, elle, est ontologique.

Arrivé à ce stade de la réflexion, je souhaite illustrer ce propos en montrant comment, dans une étude menée dans des groupes humains marocains, j'ai pratiqué une modélisation fondée sur le principe de relation analytique en m'inspirant du travail fondateur de Laflamme, évoqué ci-dessus.

Comme je ne vais pas décrire par le détail cette étude mais plutôt tenter d'identifier les progrès analytiques qui résultent de son type d'approche, selon moi, je renvoie le lecteur intéressé à l'ouvrage lui-même et à un article l'ayant précédé[53].

2.2. La modélisation relationnelle d'émergences socioéconomiques au Maroc

La question posée dans la recherche était la suivante : pourquoi certains groupes humains marocains, dans les années 2010, semblaient-ils émerger sur le plan socioéconomique, alors que d'autres, dans des conditions paraissant similaires, ne le faisaient pas ? Deux options étaient possibles : construire la recherche dans le cadre des théories du changement social, et celles de l'action collective, telles que Bajoit, notamment, les a analysées, critiquées et amendées, ou faire appel à un autre paradigme que ceux impliqués dans ces théories. C'est ce dernier choix qui a été fait.

---

53 Claude Vautier, *Émergences marocaines. Relation, individu, système et événement*, *op. cit.* Une approche de cet ouvrage se trouve dans l'article : Claude Vautier, « Une modélisation relationnelle des configurations sociétales liées aux phénomènes d'émergence : un exemple de recherche dans le Maroc contemporain », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 16, nº 1, 2020, p. 11-82.

Une partie des chercheurs engagés dans la démarche concernant les émergences marocaines me suggérait d'adopter un a-priori selon lequel il existait des catalyseurs humains dans les groupes qui émergeaient et pas dans ceux qui n'émergeaient pas. Ce postulat était plausible, il reposait sur des observations paraissant à ses partisans suffisamment probantes et il était en apparence clairement défini : les catalyseurs que l'on me proposait étaient des personnes capables de « faire bouger les choses » ou l'ayant fait. Mais alors, l'étude se ramenait à vérifier si la distribution des éventuels catalyseurs correspondait à celle des groupes émergents. Mais alors, *quid* des différents facteurs (notamment cachés) susceptibles de jouer un rôle dans les émergences que nous voulions étudier ? On pouvait toujours approfondir la notion ou le concept de catalyseur, préciser les attributs de ces catalyseurs qui pouvaient être des capitaux économiques ou symboliques ou encore sociaux, mais aussi des qualités individuelles. Il était possible de documenter les conditions d'existence, les problèmes vitaux de la vie commune, la pratique des relations sociales puis les logiques du sujet individuel ou celles du sujet collectif et montrer, enfin, la créativité culturelle qui relie l'aval et l'amont des relations sociales, que déploie Bajoit dans sa *Maison du sociologue*. J'aurais ainsi, sans doute, montré que des facteurs comme les structures de vie demandent une prise en charge de problèmes vitaux (la dépendance à l'égard de l'eau et la crise du choléra dans un village du Haut Atlas, par exemple) ; j'aurais aussi vraisemblablement fait ressortir que la pratique des relations sociales se développait à la fois dans un cadre de logiques individuelles et collectives ; qu'enfin, tout cela poussait à la créativité culturelle qui, peut-être, était la source de l'émergence…

Il me semble que tout cela apparaît dans l'étude telle qu'elle a été menée. Pour ne prendre que l'exemple du douar situé dans le Haut Atlas, les conditions d'existence étaient assez précaires pour que le choléra se déclare, posant un problème vital (l'eau potable) à la communauté et à chaque individu, problème pris en main par quelques personnes ayant des ressources utiles et

capables de s'imposer et de faire preuve de créativité culturelle… Partant de là, j'aurais sans doute pu quantifier, dans chaque groupe, la part de chacun de ces facteurs associés aux concepts de catalyseur et de leader.

Cependant, ce que je voulais, c'était aussi montrer en quoi ces divers éléments s'influençaient, se construisaient et se transformaient mutuellement. Oui, il y a eu des leaders et des catalyseurs qui sont apparus en cours de route. Oui, il y a eu des phénomènes structurels qui ont joué un rôle dans le devenir de tel ou tel groupe. Oui, il y a eu de la créativité culturelle. Mais il y a d'autres choses qui se sont montrées. L'importance des événements fortuits ou organisés, ici le choléra, ailleurs, une manifestation sur une route pour obtenir l'électrification d'un village et le passage imprévu du gouverneur de la province. L'irruption du hasard, de l'incertain dans la vie sociale qui est si importante et si négligée.

Reprenant la proposition de Laflamme selon laquelle, « il n'est de social que perçu et de perception que catégorielle », je voulais à la fois mettre en relation des catégories permettant de reconstruire le social et vérifier que les catégories choisies s'entre-produisaient, s'entre-transformaient, et que la dialectique générale à laquelle elles obéissaient – la trialectique – n'était pas celle des individus en eux-mêmes, mais celle des individus transformée par celle des structures (ou éléments de systèmes) en relation avec les événements… et ainsi de suite pour les systèmes et les événements.

Ai-je gagné quelque chose à procéder ainsi plutôt qu'en adoptant une position plus « traditionnelle » ?

Je crois sincèrement que oui. Mais je conçois que ma réponse puisse être jugée discutable ; aussi vais-je tenter de l'assurer un peu plus. Ce que montre l'étude, c'est que l'émergence peut prendre diverses formes : dans l'un des villages, elle se niche dans la tradition, améliorant le sort des femmes sans modifier leur statut traditionnel qui les met ostensiblement au second plan. Dans un autre, au contraire, l'émergence se développe contre la tradition et les femmes sont mises au premier plan. Dans le

premier, l'émergence est plus lente, moins spectaculaire, mais peut-être plus profonde… Dans le premier, des valeurs traditionnelles modernisées, dans le second des valeurs modernistes et prenant des distances avec la tradition.

Mais la réponse du modèle ne se limite pas à cela. Des individualités ont joué un rôle précieux, du fait de leur tempérament, de leurs ressources, de leur histoire de vie, de leurs rencontres, des situations, des structures et des imprévus. Des structures collectives ont aussi été mises en lumière, certaines le doivent à leur pérennité, d'autres à leur transformation. Des événements divers ont également joué. Dans l'un des groupes, la crise du choléra a conduit à une prise de conscience qui a mis les villageois en route vers une modernisation des infrastructures. Aucune hypothèse formelle n'avait été faite sur la question des valeurs et sur leur rôle dans l'émergence. Aucune, non plus, sur le rôle des leaders, pas plus que sur les événements susceptibles de toucher tel ou tel groupe. Nous n'avons pas eu à vérifier de telles hypothèses, nous avons dû accueillir ce que nous montrait le modèle, l'intégrer et l'interpréter[54].

Le modèle permettait donc de révéler des éléments cachés. Il permettait aussi de faire apparaître des catégories se métissant en permanence, plus précisément incorporant, au cours des séquences décrites, les influences des autres catégories. Ce qui ressort de la modélisation, ce n'est pas seulement qu'il y a des individus-catalyseurs, c'est aussi que ces individus portaient en eux (et importaient dans le fonctionnement du modèle) de l'incertain mâtiné de structures comme des structures métissées d'incertitude et d'individus, ainsi que de l'incertain transformé par l'action des structures et des individus.

[54] Je l'ai dit plus haut, l'hypothèse des leaders a été évoquée par des membres du groupe de recherche et j'avais en tête l'idée de voir si des événements pouvaient jouer un rôle dans les émergences. Autrement dit, on peut atténuer le propos précédent concernant l'absence d'hypothèses. Comme le dit Gauthier, il y a une boucle entre la théorisation, la modélisation et l'observation, et aucune de ces phases de recherche n'est vierge de la présence des autres. À la base du modèle, il y a forcément des intuitions ou des croyances…

Deux expressions de Laflamme rencontrées plus haut résonnent ici : « La science est alors construction » et « Il n'y a pas de devoir être ».

Un modèle relationnel trialectique, mais aussi sans doute d'autres formes de modèles relationnels (au sens analytique), ne fonctionne pas sur un socle d'idées préconçues assumées dont on veut vérifier l'activité ou non. L'observation (l'enquête auprès des personnes concernées et son traitement par le logiciel d'analyse textuelle Alceste) ont fait ressortir qu'il y avait des leaders comme ils ont montré que la catégorie « événement » était pertinente pour interpréter le modèle et les résultats de sa mise en œuvre. Mais c'est la relation analytique généralisée qui supporte le modèle qui a permis de faire apparaître les implications des catégories dans le phénomène étudié.

Conclusion : la notion de relation analytique dans les sciences humaines

J'ai tenté de convaincre que la notion de relation en SHS pouvait se décliner sous deux espèces différentes et complémentaires.

Pour terminer provisoirement cette réflexion, je souhaite ajouter une dernière pierre à l'édifice méthodologique en montrant comment la sociologie a progressé en testant des catégories et en les modifiant, en les enrichissant. Il en est résulté des acquis. Ce sont globalement les idées suivantes :

i. l'individu agit sur lui-même,
ii. l'individu agit sur les autres, et réciproquement,
iii. l'individu agit sur les structures,
iv. les structures agissent sur l'individu,
v. l'action est rationnelle,
vi. les interactions entre individus influent sur les structures, et réciproquement[55].

Ces acquis sont ceux des diverses approches, celles qui vont de l'individualisme méthodologique aux interactionnismes, celle de l'holisme et des structuralismes. L'analyse sur la base de la primauté de l'acteur social dans la construction de la société a

55 D'après Simon Laflamme, échanges privés.

déclenché des réactions qui ont tenté de remplacer l'acteur par les structures comme étant déterminantes du social. En même temps, les sociologues se sont aperçus de l'importance des relations dans le social et ont développé des approches interactionnistes (les Écoles de Chicago, notamment). Avec les tentatives d'enrichissement à la fois de la figure de l'acteur et de sa relation avec les structures (il y a des relations entre les individus qui sont constitutives des structures sociales), la sociologie se heurte à des limites qu'elle ne parvient pas à dépasser.

Il lui manque en effet des avancées significatives dans le domaine de la modélisation de l'acteur comme dans celle du système sociétal.

Concernant l'acteur social, je base la réflexion qui suit sur des schémas (voir les figures 4 et 5) proposés par Mélanie Girard dans un ouvrage tiré de sa thèse de doctorat[56]. La figure 4 ci-dessous[57] met en évidence les caractères qui sont accordés à l'acteur dans les théories qui font de celui-ci le centre de la modélisation (aussi bien l'acteur classique de l'individualisme que celui de l'interactionnisme, symbolique ou non, ou de l'actionnisme, à la manière de Touraine).

Cet acteur est réputé rationnel, conscient, intentionnel, intéressé, stratège. Ces propriétés forment les sommets du polyèdre de la figure 4 et chaque caractère est relié aux autres par des flèches à double sens, soulignant ainsi que tous ont affaire avec chacun des autres et que chacun à affaire avec tous. La rationalité a des liens évidents avec la stratégie, la conscience, mais aussi l'intérêt et l'intention… Il en va ainsi pour chaque qualité accordée à l'image de l'acteur. La représentation semble cohérente et assez élégante.

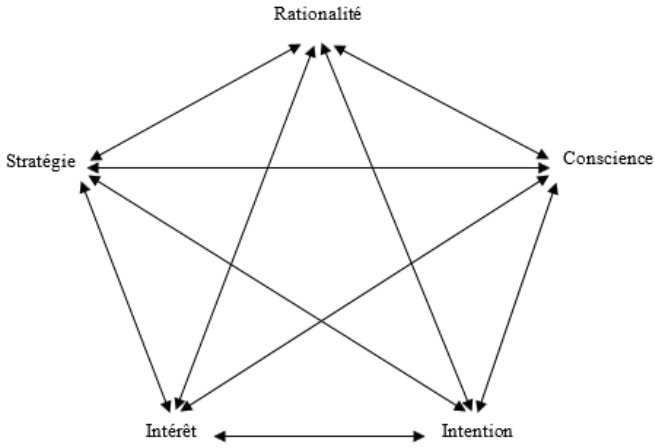
---

56 Mélanie Girard, « Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraison », thèse de doctorat en sociologie, Toulouse/Sudbury, Université des sciences sociales de Toulouse I / Université Laurentienne, 2009, p. 75 ; la thèse a été publiée sous le même titre chez Verlag, Saarbrüken, Presses Académiques Francophones, 2015.

57 Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraison*, *op. cit.*, p. 55.

Figure 4

Les caractéristiques de l'acteur dans les théories de l'action selon Girard



« Mais on peut s'interroger sur la justesse de cette modélisation sur laquelle reposent les théories de l'action », écrit Mélanie Girard.

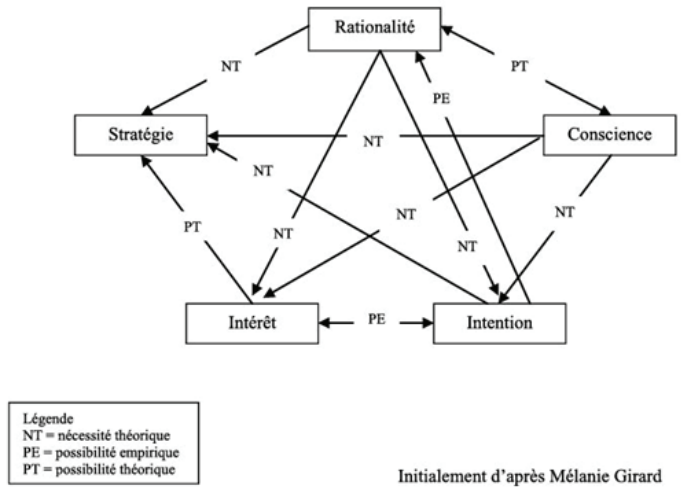
En effet, dans la figure, toutes les flèches apparaissent être au même niveau théorique. Pour le dire rapidement et simplement, dans la figure 4 toutes les relations semblent (sont ?) impératives. La rationalité impose une stratégie, tandis que développer une stratégie demande d'être rationnel. De même, il faut un intérêt conscient pour se lancer dans une ou des stratégies. Il faut aussi être intentionnel, vouloir quelque chose… Je crois inutile de poursuivre. Chacun voit bien ce que veut dire Mélanie Girard, que je reprends ici.

Cependant, rien de tout ce qui vient d'être dit ne va de soi. Girard propose donc de différencier les relations en trois catégories : celles qui sont théoriquement nécessaires (NT) ; celles qui sont empiriquement possibles (PE) ; celles qui sont théoriquement possibles (PT). Ainsi, la figure 5, ci-dessous, montre-t-elle que, s'il y a des relations nécessaires sur le plan théorique (flèches NT),

d'autres sont seulement des possibilités, théoriques (flèches PT) ou empiriques (flèches PE). Il y a enfin des relations qui sont univoques, qui, donc, jouent dans un sens et pas dans le sens contraire : s'il faut une rationalité pour engager une stratégie, on voit mal en quoi l'engagement dans une stratégie ferait naître une rationalité chez l'acteur. De même, si un intérêt peut pousser à développer une stratégie, l'inverse paraît moins évident.

Figure 5

Les différents types de relations entre les acteurs en théories de l'action[58]



Toute cette discussion conduit à réviser le modèle de l'acteur lui-même (et, en conséquence, les théories de l'action).

La figure 6, proposée par Laflamme, explicite autrement que les deux précédentes cette remise en cause. Elle provient d'un échange privé entre Laflamme et moi-même. C'est Laflamme qui

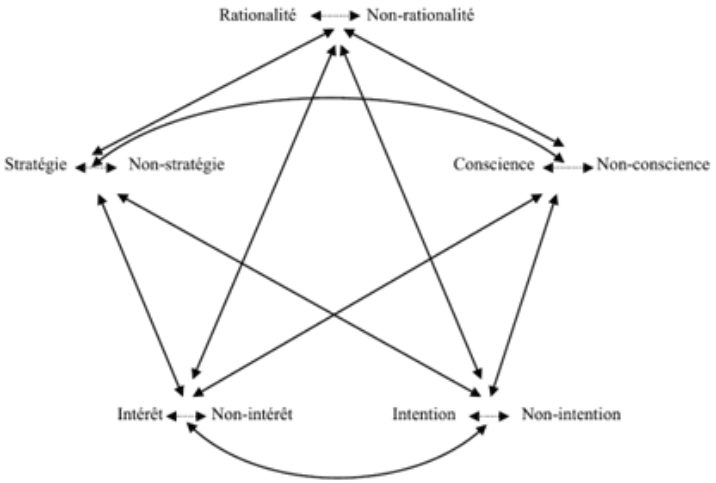
58 La figure a été proposée par Mélanie Girard dans sa thèse de doctorat en sociologie (« Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraison », *op. cit.*, p. 75) puis dans le livre qui en a découlé, à la page 58. Elle a été ajustée dans un article de Simon Laflamme (« Les acteurs sociaux et la modélisation phénoménologique », *Revue canadienne de sociologie*, vol. 49, nº 2, 2012, p. 142).

propose la figure[59]. L'acteur social y apparaît comme, à la fois, capable d'être rationnel et non rationnel, conscient et non conscient, intentionnel et non intentionnel, intéressé et non intéressé, stratège et non stratège. Il peut être tout cela à la fois ou simultanément. L'être qui pense est aussi l'être qui aime ou déteste, qui se laisse emporter par son *ubris*, son émotion parfois au sein même de sa raison. Il peut alors construire des stratégies, même s'il délire, voir son intérêt là où il n'est pas, et se laisser guider par cet intérêt fictif, il peut poser des actes conscients ou non, ou partiellement transparents à ses yeux… Cette démesure dans la mesure rend cet individu souvent imprévisible et non inscriptible dans les logiques d'action de la sociologie individualiste ou interactionniste.

Figure 6

Introduction de l'incertitude dans l'analyse selon Laflamme

i



Ce qui est le plus frappant, me semble-t-il dans les figures 5 et 6, c'est que l'on introduit de l'incertitude et de la contradiction dans la réflexion. Plus précisément, c'est de la dialectique qui est introduite. L'acteur est potentiellement et en même temps,

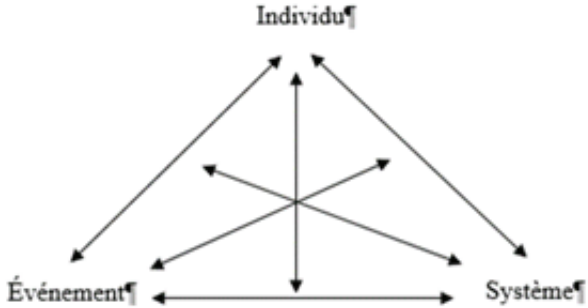
59 Simon Laflamme, « Les acteurs sociaux et la modélisation phénoménologique », *op. cit.*, p. 144.

rationnel et non rationnel, conscient et non conscient, intentionnel et non intentionnel… Cette figure complexifiée de l'acteur demande d'autres modélisations du social qui ne s'enferment pas dans des soi-disant « lois » scientifiques reposant sur des postulats qui interdiraient que l'acteur soit actif sur le système, en même temps qu'il lui soit soumis, qui ne permettraient pas que des événements improbables et imprévus fassent bifurquer le système.

L'analyse que j'ai pratiquée à la manière de celle de Laflamme met en scène des catégories classiques mais améliorées par la dialectisation du modèle : toutes les relations apparentes sur la figure 7 sont théoriquement et empiriquement possibles. Nous le savons pour la relation individu/système. En introduisant l'événement[60] dans le modèle, j'essaie d'apporter de l'incertitude, de la dialectique et de l'historicité. En effet, la dialectique entre individu et système ne peut guère aller plus loin dans l'explication que ce que font les modèles hol-individualistes. L'apparition du troisième terme, l'événement, permet de faire droit à la dynamique de la vie sociale : l'individu se trouve emporté par l'événement qui se trouve en confrontation (ou en coopération) avec le système, lequel dépend de l'individu qui, lui-même, influence la relation événement/système et est influencé par elle… On pourrait dire que « le modèle tourne » et que, dans cette circulation des catégories, se révèle toute la richesse de la part de social qu'explore la modélisation.

60 Voir Mélanie Girard et Claude Vautier, « La nécessaire et insuffisante dialectique de l'individu et du système : pour une trialectique de l'individu, du système et de l'événement », dans Denis Martouzet (dir.), *Le projet fait les acteurs. Urbanisme, complexité, incertitude*, Tours, Presses universitaires François Rabelais, coll. « Villes et territoires », 2018, p. 77-108.

Figure 7
Une modélisation relationnelle

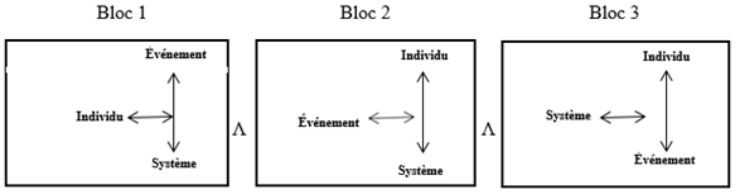


La figure 7 résume la forme trialectique de cette modélisation relationnelle. Le terme « trialectique », ici, signifie que trois dialectiques sont associées pour comprendre un objet de recherche. Dans ce modèle, la focale est mise sur la relation et non sur les catégories I, S, E. Pour autant, ces catégories ne sont pas éliminées de l'analyse. Au contraire, l'approche par les relations analytiques permet de mieux prendre en compte ces catégories en ce qu'elles sont constamment en lien avec les deux autres et avec la relation entre les deux autres, c'est-à-dire constamment redéfinies par ces relations. Leur action sur le modèle se trouve également redéfinie.

La figure 8 ci-dessous montre comment fonctionne le modèle : pour étudier un phénomène social, il faut conjoindre trois blocs analytiques : le bloc 1 permet d'estimer la force des relations qui relient la catégorie individu à la relation qui relie événement et système ; le bloc 2 permet la même opération pour l'événement et la relation individu/événement ; le bloc 3 agit de même pour le système. Chaque catégorie apparaît ainsi comme influençant et influencée par les autres catégories et par la relation entre celles-ci.

Figure 8

Le modèle RISE : Relation, Individu, Système, Événement selon Claude Vautier[61]



Alors, y a-t-il un quiproquo sur le terme relation ? On peut répondre oui ou non à la question en prenant la précaution de dire que ce qui compte, c'est la prise de conscience de la nécessité de complexifier nos modèles. La reconnaissance de la possibilité de l'existence de deux formes de relations, empirique et analytique, permet de briser la paroi de verre qui nous empêche d'avancer.

61 Claude Vautier, *Émergences marocaines. Relation, individu, système et événement*, *op. cit.*, p. 71.

Bibliographie

Bajoit, Guy, *La maison du sociologue. Pour une théorie sociologique générale*, Louvain-la-Neuve, Academia, L'Harmattan, 2015.

Bajoit, Guy, *Pour une sociologie relationnelle*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Le sociologue », 1992.

Barel, Yves, *Le paradoxe et le système. Essai sur le fantastique social*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1989 [1979].

Bouchard, Pierre, « Théories de l'action et parcours de vie », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 1, nº 2, 2006, p. 67-114.

Bouguerra, Ines, « Essai de modélisation trialectique de la conversion religieuse », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 16, nº 1, 2020, p. 83-108.

Caillé, Alain, *Splendeurs et misères des sciences sociales. Esquisses d'une mythologie*, Genève, Droz, coll. « Travaux de sciences sociales », 1986.

Chalmers, Alan F., *Qu'est-ce que la science ? Popper, Kuhn, Lakatos, Feyerabend*, traduit de l'anglais par Michel Biezunski, Paris, La Découverte, 1987 [1976].

Degenne, Alain et Michel Forsé, *Les réseaux sociaux. Une analyse structurale en sociologie*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 1994.

Gauthier, Yvon, « L'appareil analytique et ses modèles », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 7, nº 2, 2012, p. 23-48.

Gervais, Roger, « Les médias : un reflet de la relation entre homogénéité et hétérogénéité sociale », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 15, nº 2, 2015, p. 137-177.

Girard, Mélanie, « Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraison », thèse de doctorat en sociologie, Toulouse/Sudbury, Université des sciences sociales de Toulouse I / Université Laurentienne, 2009.

Girard, Mélanie, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraison*, Saarbrüken, Verlag Éditeur, Presses Académiques Francophones, 2015.

Girard, Mélanie et Claude Vautier, « La nécessaire et insuffisante dialectique de l'individu et du système : pour une trialectique de l'individu, du système et de l'événement », dans Denis Martouzet (dir.), *Le projet fait les acteurs. Urbanisme, complexité, incertitude*, Tours, Presses universitaires François Rabelais, coll. « Villes et territoires », 2018, p. 77-108.

Jalbert, Paul, « Au sein du foyer : une analyse relationnelle des interactions entre les membres d'une famille », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 11, nº 2, 2016, p. 287-301.

Jalbert, Paul et Simon Laflamme, « La communication au sein de foyers familiaux. Une nouvelle preuve de la pertinence d'une analyse relationnelle », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 13, nº 1, 2017, p. 373-401.

Laflamme, Simon, « Les acteurs sociaux et la modélisation phénoménologique », *Revue canadienne de sociologie*, vol. 49, nº 2, 2012, p. 138-150.

Laflamme, Simon, *Des biens, des idées et des personnes au Canada (1981-1995) : un modèle macrologique relationnel*, Sudbury/Paris, Prise de parole / L'Harmattan, 2000.

Laflamme, Simon, « L'échange : entre l'empirique et l'analytique », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 9, nº 2, 2014, p. 95-113.

Laflamme, Simon, « Anthropocentrisme et sciences de l'humain », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 11, nº 2, 2016, p. 303-321.

Le Moigne, Jean-Louis, *La théorie du système général*, Paris, Presses universitaires de France, 1977.

Maïna, Ali A., « Marché du travail et immigration au Canada à l'ère de la mondialisation. Relationalité et interdisciplinarité », thèse de doctorat en sciences humaines et interdisciplinarité, Sudbury, Université Laurentienne, 2021.

Mandeville, Bernard, *La ruche murmurante, ou les fripons devenus honnêtes gens*, 1705, puis 1714/1723, *La fable des abeilles ou les vices privés font les vertus publiques*, disponible sur La-fable-des-abeilles.pdf (institut-coppet.org).

Merton, Robert K., « The Self-Fulfilling Prophecy », *The Antioch Review*, vol. 8, nº 2, 1948, p. 193-210, https://doi.org/10.2307/4609267.

Morin, Edgar, *La méthode*, tome 4 : Les idées. Leur habitat, leur vie, leurs mœurs, leur organisation, Paris, Seuil, 1991.

Smith, Adam, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, Université du Québec à Chicoutimi, Les classiques des sciences sociales, 2002 [1776], http://classiques.uqac.ca/classiques/Smith_adam/richesse_des_nations/livre_1/richesse_nations_L1.html.

Vautier, Claude, « Note critique de l'ouvrage de Guy Bajoit, *La maison du sociologue*. *Projet de théorie générale* », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 11, nº 2, 2016, p. 358-367.

Vautier, Claude, *Émergences marocaines. Relation, individu, système et événement,* préface de Simon Laflamme, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2023.

Vautier, Claude, « Une modélisation relationnelle des configurations sociétales liées aux phénomènes d'émergence : un exemple de recherche dans le Maroc contemporain », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 16, nº 1, 2020, p. 11-82.

Vautier, Claude, *Sociologie et relation. La théorie iconoclaste de Siméon Lafortune*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2022.

Vautier, Claude et Simon Laflamme, *La notion de relation en sociologie*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2021.